

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 4 FEVRIER 1899.

No. 207

## SOMMAIRE :

Les écoles de Montréal, *Magister* — Affaires provinciales, *Franc Libéral* — A St-Jérôme, *Vieux-Rouge* — Scandale à Québec, *Business* — Ce monopole, *Libéral* — L'avenir de la race, *Canadien* — Ça et là, *Cocardasse* — Drôle de vagabond, *Rieur* — Histoire d'une pelisse, *Général Gallifet* — Après la pluie, *Henri Gréville* — Les demoiselles du major, *René Maizeroy* — La quenouille, *Jean Ajalbert*.

## Les écoles de Montréal

La demande des commissaires des écoles catholiques de Montréal pour faire réviser la loi concernant le partage de la taxe scolaire entre les catholiques et les protestants va soulever plus d'une question intéressante.

Sous ce rapport la ville de Montréal, ou plutôt la municipalité scolaire de Montréal, — car les quartiers St Jean-Baptiste et St Denis ne sont pas encore annexés pour ces fins — est dans une position exceptionnelle.

Les commissaires se plaignent que leur revenu est fixe tandis que leurs obligations sont illimitées. En effet, Montréal possède moins de liberté que la plus humble des municipalités rurales. Toutes ces municipalités possèdent le droit d'élire leurs commissaires d'écoles et ces commissaires, choisis par le peuple, ont le droit de prélever les revenus nécessaires pour subvenir aux besoins et aux exigences de la population.

## LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Les contribuables de Montréal n'ont pas été jugés assez intelligents pour qu'on leur permit de choisir eux-mêmes leurs commissaires d'écoles ; et les commissaires eux-mêmes, nommés par l'autorité religieuse et le conseil-de-ville, n'ont pas le droit de déterminer le taux d'impôt qu'il convient d'établir. C'est la Législature de Québec qui règle la chose.

Il en résulte que les revenus sont insuffisants, de sorte que dans plusieurs quartiers les commissaires ne peuvent établir d'écoles, bien que la taxe soit prélevée sur tous les contribuables.

C'est ce qu'on appelle " un système. "

Quant à la manière de partager le montant prélevé entre les Protestants et les Catholiques, les premiers ont grand tort de se plaindre. Serait-il vrai que les Protestants, actionnaires dans les compagnies à fonds social, contribuent à soutenir les écoles catholiques qu'il n'y aurait pas lieu de s'alarmer. Premièrement, les compagnies à fonds social gagnent leurs dividendes avec toutes les parties de la population et il n'est que juste qu'elle rendent une partie de l'argent qu'elles font avec nos compatriotes. Deuxièmement, l'instruction du peuple est chose d'intérêt général ; et il sied mal à ceux qui favoriseraient probablement des écoles nationales supportées à même un fonds commun, de se plaindre du fait qu'ils contribuent quelque chose actuellement au maintien d'écoles pour l'élément le plus pauvre de la population.

M. Geo. W. Stephens, lors de l'entrevue avec les délégués des commissaires catholiques, a soulevé la question des obligations de St Sulpice. Les idées du RÉVEIL sur ce sujet sont bien connues. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que le Sé-

minaire se ruine en œuvres philanthropiques, surtout pour l'instruction populaire. Mais parce que les catholiques pauvres ne retirent pas tout ce qui leur revient de droit de St Sulpice, ce n'est pas une raison de leur enlever une partie du peu qu'ils ont.

Le gouvernement provincial a un autre devoir à remplir. C'est de rendre à Montréal son autonomie et d'obliger le Séminaire de St-Sulpice à rendre compte.

Mais ce n'est pas un Marchand qui aura ce courage.

MAGISTER.

---

## Affaires Provinciales

L'honorable M. Marchand, le grand financier qui doit faire le salut de la province de Québec, se fait attendre avec son discours du budget. Pour qui ne connaît notre premier-ministre provincial que par les portraits qu'en fait le *Soleil* il est peut-être étonnant qu'un homme de tant d'énergie, un homme si actif, ne soit pas encore prêt à nous dire comment il va rétablir l'équilibre dans les finances de cette pauvre province de Québec.

Mais pour ceux qui ont vu les estimés qui viennent d'être mis devant la chambre, il est évident que le premier-ministre-trésorier a besoin de jongler.

Le RÉVEIL démontrait il n'y a pas longtemps que la première année était la plus facile à traverser pour un trésorier, grâce aux artifices qui permettent de mettre à la charge de l'exercice précédent un grand nombre de comptes et de renvoyer à plus tard un grand nombre de réclamations. Mais cela ne dure qu'une année, et quand, durant cette année là même, il y a eu déficit, il faut craindre pour l'avenir

Les estimés pour 1899-1900 nous confirment parfaitement dans ces vues. Les dépenses l'an dernier furent de \$4,415,370 le gouvernement pour l'an prochain \$4,624,568. Si nous ajoutons à cela \$100,000 pour les crédits supplémentaires inévitables qui seront demandés dans le temps, le déficit s'élèverait pour 1899-1900 à plus d'un demi-million s'il ne se produit pas d'augmentation considérable dans le revenu.

Il n'y aucune raison de s'attendre à une augmentation de revenu. L'an dernier donna un revenu plus qu'ordinaire, et le gouvernement Marchand a tellement dénoncé les "taxeux" qu'il lui est presque impossible de songer à se créer de nouvelles sources de recettes. D'autre part l'économie comme moyen d'équilibrer le budget nous apparaît comme une blague monumentale.

La province de Québec se trouve donc dans cette position, qu'après vingt ans de gaspillage et d'extravagance elle n'a plus le moyen de subvenir aux dépenses les plus nécessaires, telles que celles pour l'instruction populaire. Le peuple a été fanatisé par nos démagogues contre tout projet d'impôt; et nous faisons comme ces avarés qui laissent leur héritage tomber en ruine plutôt que de délier les cordons de leur bourse.

Où est l'homme d'État qui aura le courage de dire la vérité au peuple.

FRANC LIBERAL.

### L'AMI DE TOUS

Les grandes qualités du BAUME RHUMAL lui ont attiré les sympathies des personnes de toutes les conditions: son prix modique fait de lui l'ami des ouvriers et des nécessiteux. 14

## A ST-JEROME

Bien des gens qui se lamentent en petit comité sur les abus qui se "glissent dans l'administration des affaires d'églises" feraient une œuvre plus utile à eux-mêmes et à la société en imitant la conduite récente des paroissiens de St-Jérôme.

Nous disons "récente" car pendant longtemps ces braves paroissiens se sont laissés conduire grand train par le bon curé, auquel la modeste habitation de feu le curé Labelle ne suffisait pas. Sans trop regimber ils ont payé les frais de construction de ce qui devait être le plus beau presbytère de la province — une bagatelle de cinquante mille piastres.

Le presbytère étant terminé, M. le curé de St Jérôme a bien voulu songer à l'église. Mais l'argent manquait et il fallait faire un emprunt. M. le curé, qui distribue les contrats avec un art qui ferait l'envie d'un échevin de Chicago, ne voulait pas emprunter moins de trente cinq mille piastres.

Mais cette fois les contribuables commencèrent à réfléchir qu'ils seraient un jour appelés à payer tous ces emprunts et ils eurent la curiosité de demander à M. le curé un état des affaires de la fabrique.

Une reddition de comptes! M. le curé Lafortune trouva ça outrageant. Il n'avait pas rendu de comptes depuis sept ans, et il n'entendait pas qu'on l'obligeât à revenir à une ancienne coutume tombée en désuétude.

Mais les francs-tenanciers laissèrent M. le curé s'indigner et s'adressèrent à Mgr. Bruchési qui se rendit à St-Jerome et rencontra les paroissiens. M. le curé se trouvait heureusement malade et n'assista pas à l'assemblée. Mgr. Bruchési, donnez lui cette bonne note, reconnut le bon fondé des raisons des paroissiens et ordonna la reddition des comptes à mandée.

La reddition des comptes est maintenant faite et on comprend pourquoi M. le curé n'aime pas qu'on mette le nez dans ses livres. Sous la rubrique des dépenses il y a un "divers" qui n'aurait pas été déplacé dans le compte des dé-

penses d'un premier-ministre provincial en Europe ou d'un délégué canadien à l'exposition de Chicago. Il paraît que tous les Lafortune, petits et grands, ont partagé dans ce "divers," aux titres les plus légitimes, il va sans dire.

Enfin les paroissiens de St Jerome ont gagné leur point et ils n'emprunteront que le montant justifié par les revenus de la fabrique.

Ils ont donné un exemple qui mérite d'être suivi.

VIEUX-ROUGE.

## SCANDALE A QUEBEC

Qui l'aurait cru !

Il y a des gens à Québec qui se font payer pour influencer l'opinion publique, pour travailler dans l'intérêt de ce bon peuple !

Le *Soleil* aime à répéter que les choses se passent dans la vieille Cité de Champlain comme dans les plus grandes capitales de l'Europe. Pour une fois il a raison.

Paris a eu son Panama, Londres a eu le Hooleyisme, Québec a maintenant le Tachéisme.

Si Paris avait une Cannebière ce serait un petit Marseilles.

Si Québec avait un Hooley, ce serait un grand London, don't you know.

C'est la *Presse* qui nous apporte les détails du nouveau scandale qui ne fera pas parler de lui — simplement parce que ça se passe à Québec.

Les faits sont très simples. Certains entrepreneurs intéressés dans la construction du chemin de fer du Grand Nord désiraient compléter leur œuvre. Mais suivant une antique et louable habitude il fallait faire payer ça par le bon public. On demandait à la ville de Québec de garantir un modeste emprunt de \$250,000. Il paraît que la ville ne pouvait manquer de s'enrichir en donnant son argent et en prêtant son crédit. Mais parfois les contribuables ne comprennent pas ce raisonnement à première vue. Il faut, pour les convaincre que les hommes populaires et les organes de l'opinion publique leur fasse des démonstrations claires comme de l'encre de Chine.

C'est ce que comprirent les entrepreneurs en question.

Ils comprirent même davantage; savoir: que les dits hommes populaires et les dits organes de l'opinion publique, mettraient beaucoup plus d'enthousiasme dans leurs démonstrations si on leur glissait quelques billets de cent. A Québec cela remplace les billets de mille.

Si on nous demande pourquoi de naïfs entrepreneurs s'étaient formé une pareille opinion des dévoués serviteurs du public québécois, nous répondrons que nous n'en savons absolument rien.

Nous constatons simplement le fait qu'ils paraissent avoir eu raison.

Pour une affaire aussi délicate il faut toujours un intermédiaire, un diplomate de naissance.

Nos entrepreneurs trouvèrent ce diplomate émérite dans la personne de M. Jean Taché, auquel ils confièrent \$12,000 pour être distribués "where it would do the most good."

Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes, et le public serait resté dans une heureuse ignorance de cette petite affaire, si — comme il arrive assez souvent — la discorde funeste n'était pas venu se jeter entre l'agent diplomatique et ses mandants lors de la reddition des comptes. La discorde s'en mêlant, les procès et les révélations devenaient inévitables.

Parmi ceux qui ont touché sur le fond de \$12,000, il en est dont la conduite est parfaitement correcte. Tel est le cas de M. Charles Langelier, avocat, n'occupait aucune charge publique à cette époque qui s'est fait payer ses services professionnels.

Il n'en est pas ainsi des directeurs de journaux qui prétendaient parler dans leurs colonnes d'une façon tout à fait désintéressée et des échevins et députés dont les amis intimes et les agents d'élection ont partagé dans ce fonds, qui était en réalité un fonds de corruption.

Badinage à part, ces révélations ne sont pas pour nous surprendre. Elles ne viennent que confirmer une opinion générale que toutes les demandes de subventions doivent être appuyées par un fonds de corruption. Il n'y a qu'un

moyen de mettre fin au système, surtout lorsqu'il s'agit des corporations municipales, c'est de leur enlever le droit d'accorder des bonus. Il y a un bill à cet effet maintenant devant la Législature et il faut espérer qu'il sera sérieusement discuté.

Les bonus étant supprimées, les entreprises industrielles et commerciales iront où se trouvent les avantages naturels; et les grandes villes comme Montréal, n'auront plus à souffrir de la concurrence factice de petites municipalités qui se ruinent sous prétexte de se faire grandes, comme la grenouille de la fable.

BUSINESS.

---

### DERNIER MOT

Le dernier mot de la Science Médicale: Le BAUME RHUMAL contre les rhumes chroniques, la toux, l'enrouement. Une dose arrête le mal. Les doses suivantes tuent les germes. 15

---

## CE MONOPOLE

Le *Globe* revient à la charge au sujet de la convention entre la Standard Oil Trust et les chemins de fer pour écraser les petits propriétaires de puits à pétrole d'Ontario, dans le but définitif de pressurer le consommateur canadien à loisir. "Quand les chemins de fer, dit le grand journal, entreprennent d'encourager un monopole en imposant une taxe sur le produit étranger, les Canadiens qui souffrent depuis si longtemps doivent se révolter." Cependant le gouvernement Laurier continue à prélever une taxe de 63 pour cent sur ce "produit étranger," et encourage lui aussi le monopole.

Est-ce là le libre échange qu'on nous avait promis?

LIBÉRAL.

## L'avenir de la Race

Nous reproduisons de l'*Ouest Canadien*, un article qui doit donner à réfléchir :

La grande préoccupation de ceux qui prennent intérêt à la cause de la colonisation et du rapatriement de nos compatriotes émigrés aux États-Unis, dans tout le Territoire Canadien, est de diriger ce courant d'immigration et de rapatriement vers des centres déjà établis et où le Canadien-français se retrouvera parmi les siens, à l'ombre de son clocher et dans le voisinage de son école.

En effet, l'arbre canadien n'a pu se développer, se multiplier, couvrir toute l'Amérique du Nord, de ses puissants rameaux qu'en étant fidèle à ses traditions de foi et de langage.

C'est l'enseignement, la leçon de l'histoire. En 1760, abandonnés par la mère-patrie, après avoir vu le Jrapeau fleur-de-lisé repasser la mer, nos ancêtres s'étaient donnés comme but suprême à atteindre, la conservation du langage, des traditions, de la littérature, des lois, et des institutions françaises. La capitulation du 8 septembre 1763 avait assuré au peuple canadien et à ses communautés religieuses la jouissance de tous ces droits. Hélas, dès 1763, l'Angleterre, commençant à regretter sa générosité, s'est appliquée à nous dépouiller peu à peu de nos droits, de nos privilèges. Seulement la Providence veillait sur nous. Les guerres américaines de 1775 et 1812 et plus tard les troubles de 1837, avec leur sanglant dénouement, la crainte de l'invasion féniennne donnèrent à la population canadienne l'occasion de prouver à l'Angleterre, sous la conduite du clergé, sa loyauté et sa confiance dans la foi jurée. C'est uniquement par son attachement à sa foi et à sa nationalité que le Canadien-français a pu conserver intacte son individualité nationale, son caractère distinctif. Mais la lutte n'est pas terminée. Les politiciens [non les hommes d'Etat], de race britannique déplorent cet état de choses, et surtout cette dualité de langage qui est la grande ligne de démarcation entre les Anglais et les Canadiens-français. Est-ce qu'au fond, les écoles séparées du Manitoba n'ont pas été supprimées au prix d'un viol de la constitution, parce qu'elles étaient canadiennes-françaises?

Ceci convaincra nos lecteurs que nous sommes ici dans la position où se trouvèrent nos ancêtres en 1760. Il leur fallu pour se conserver intacts, distincts des autres nations, une énergie cons-

tante, de tous les instants l'union de toutes les volontés, de toutes les intelligences, ne toutes les forces vives de notre nationalité. Il leur a fallu marcher la main dans la main avec leur clergé, lui demander conseil dans les passages difficiles, et marcher de concert avec lui dans la revendication de leurs droits.

Voilà la ligne de conduite que nous devons suivre si nous voulons rester français, si nous voulons conserver intact le précieux héritage de notre foi et de notre langue. Voilà aussi l'unique moyen de donner à nos frères des Etats-Unis qui viennent nous rejoindre ici, la consolation qu'ils sont revenus vivre dans la patrie des ancêtres, dans la vieille paroisse canadienne, et à l'ombre du vieux clocher.

Cet article est vieux jeu. Il est clair aujourd'hui que les Canadiens-Français, comme nationalité, n'ont plus d'avenir au Nord-Ouest. Ils sont mieux sous ce rapport dans la Nouvelle Angleterre.

L'avenir de notre race sera ce que le gouvernement de la Province de Québec la fera. S'il n'a pas assez d'énergie pour instruire la jeune génération, pour lui apprendre à se maintenir sur les rives du Saint-Laurent par le travail et l'intelligence, l'avenir de la race française en Amérique n'est qu'un rêve.

CANADIEN.

Un correspondant du *Temps* d'Ottawa, lui envoie la remontrance suivante, qui s'adresse avec raison à plus d'un journaliste :

"Tout ce chamailis pour l'affaire Dreyfus ! On n'a pas assez d'indignation contre quiconque ne croit pas à l'état de grâce chez tous ceux qui portent une épaulette ; toucher à un membre de l'état-major c'est toucher à l'honneur de la France ; et ce sont les mêmes gens qui vilipendent sa magistrature. Est-ce que l'honneur de cette magistrature ce n'est pas l'honneur de la France aussi ? Pourquoi veut-on donc absolument qu'il y ait un grand corps de l'Etat qui soit discrédité devant le monde ? De quel ennemi fait-on donc l'œuvre ? La France va-t-elle mourir pour deux ou trois militaires déshonorés, pour un ministre imprudent ou pour un juge manquant d'impartialité ?

## CA ET LA

On jette la pierre au RÉVEIL parce qu'il dit franchement sa façon de penser ; mais il n'est pas le seul journal libéral qui trouve que ça va mal. Les organes officieux ont une manière très discrète de signifier leur mécontentement aux ministres. Ils n'en pensent pas moins.

L'autre jour, c'était la *Patrie* qui poussait une botte à M. Mulock. Voici maintenant que le *Globe* consacre un article à faire l'éloge de M. Bertram, le député de Toronto, parce qu'il n'a pas changé d'opinion sur la question du tarif depuis 1896. Le *Globe* prétend que c'est une preuve qu'il connaissait bien la question.

Et les ministres ?

On ne pouvait leur dire plus délicatement qu'ils changent de politique trop souvent.

\* \* \*

La *Vérité* nous renseigne sur ce qui se passe à Québec, et elle paraît connaître ses hommes. Voici ce que M. Tardivel nous raconte dans son dernier numéro :

"Manifestement, il y a deux courants au sein du parti ministériel, et même au sein du cabinet : le courant radical et le courant modéré.

L'an dernier, les radicaux, ceux qui veulent bouleverser notre système scolaire de fond en comble, avaient le haut du pavé. La création d'un ministre de l'instruction publique n'était qu'un premier pas dans la voie qui devait nous conduire plus ou moins rapidement, à la main-mise absolue de l'Etat sur la direction de l'école.

"Cette année, les modérés, ceux qui veulent conserver le système actuel, quant à ces grandes lignes, semblent avoir pris le dessus. M. Turgéon paraît être leur chef, et son discours peut-être considéré comme leur programme en matière scolaire, programme qui peut se résumer ainsi : évolution et amélioration, mais pas de révolution.

"L'honorable commissaire de la colonisation et des mines a fait des déclarations qui ont été vivement applaudies par l'opposition, et que nous approuvons de tout cœur, mais qui ont dû faire faire la grimace à plus d'un libéral de l'école avancée."

Qu'on nous dise maintenant si M. Marchand est du parti radical ou avec les modérés.

\*\*\*

Le rédacteur du *Canadien* de St Paul, Minnesota, exhale ainsi sa plainte :

“ Pour certaines gens, le journaliste est un être auquel on ne doit rien. Il doit sans cesse et en toute choses, travailler au bien public et se contenter, en retour, de l'ingratitude générale. Il doit être de tous les mouvements utiles, à peine d'être taxé d'goïsme. Son cœur doit constamment battre à l'unisson des plus chaleureuses aspirations de ses compatriotes. Son enthousiasme ne doit jamais se ralentir un seul instant. Malheur à lui s'il se permet d'oublier une petite note locale, ou encore s'il publie une nouvelle vraie mais propre à mettre en lumière les actes ou les folies de ses concitoyens.

“ On commencera par lui couper les vivres en refusant le journal et on fera une propagande contre lui parmi les amis. Voilà quelques uns des bas côtés de la vie du journaliste, un individu qui, pour la moitié de l'année vit de l'air du temps, en cherchant à se rendre utile à la majorité de ses concitoyens. ”

\* \* \*

Les contribuables de Montréal qui craignent tant les impôts nouveaux autorisés par la nouvelle charte peuvent se consoler en lisant la liste des taxes prélevées par les villes américaines. Montréal prélève \$1.25 par \$100 sur la valeur cotisée ; New-York, \$2.60, Philadelphie, \$1.85 ; Boston, \$1.36 ; Baltimore, \$1.98 ; Buffalo, \$1.80 ; Détroit, \$1.60 ; Cincinnati, \$2.61 ; Milwaukee, \$2.31 ; Providence, \$1.65.

Il y a encore de la marge avant que les taxes chassent le commerce vers d'autres villes. Ayons un revenu suffisant pour maintenir un service municipal efficace.

\*\*\*

Le Sultan ne peut cette année envoyer le chameau sacré à Lamecque faute d'argent pour payer son steamer qui doit le transporter. Les Mahométans considèrent que c'est là un mau-

vais signe. L'honorable M. Marchand comprendra leurs sentiments.

Mais pourquoi le trésorier provincial ne profite-t-il pas de ses alliances.

N'est-ce pas Israël pour lui ?

\* \* \*

Nous lisons dans le dernier numéro du *Canada-français*, l'organe de M. Marchand :

“ L'hon. M. Atwater tenait en se réveillant, à mettre la chambre en gaieté. Il se lève sur l'article 170 de la loi sur l'instruction, et le texte de loi en main, il le combat avec toute la conviction dont est coutumier l'ancien trésorier provincial. Il cite le texte et pendant 2 ou 3 minutes, se démène contra la réforme contenue dans le dit article.

“ Personne ne le comprend. On l'interrompt et M. Atwater s'aperçoit alors qu'au lieu de discuter la loi sur l'instruction, il discutait l'article 170 du bill de la cité de Montréal. Il ne faisait erreur que de ça. Il se croyait peut-être à Montréal quand il était à Québec. ”

L'incident est-il vrai ?

Le récit ci-dessus comporte une grave insinuation.

\* \* \*

## UNE ŒUVRE PHILANTHROPIQUE

C'est faire œuvre philanthropique que de faire connaître aux personnes qui sont en ce moment atteintes de grippe, rhume de poitrine, bronchites, que le BAUME RHUMAL accomplit des cures remarquables. 18

\* \* \*

Mot de la fin :

Il nous vient une bonne histoire du Nord. A Ste-Adèle il existe un brave cultivateur qui se pique d'être toujours convenablement habillé en bonne “ étoffe du pays. ” L'autre jour, lors d'une solennité religieuse, il fut prié de quêter à la messe et pour l'occasion il se présenta en habit de “ drap fin. ”

“ Comment ? lui dit un ami, pourquoi ne pas avoir mis ton bel habit d'étoffe ? ”

“ Eh bien ! répondit notre habitant, vous m'avez demandé pour quêter et je me suis habillé en quêteux. ”

COCARDASSE.

## DROLE DE VAGABOND

Le *Messageur* de Lewiston dit :

‘ Un nommé Alfred Charette qui dit venir du New-Hampshire est depuis quinze jours détenu à la prison d'Aburn pour vagabondage. Fait assez étrange, cet individu n'a pas parlé ni mangé depuis neuf jours. Il a toujours sommeil, paraît-il et passe la plus grande partie du temps dans les bras de Morphée. Le shérif Huskins voyant la situation de son nouveau client, fit mander plusieurs médecins, mais tous restèrent ébahis et ne purent trouver la cause d'un sommeil aussi prolongé. Finalement, le shérif résolut d'employer des mesures rigoureuses. Il demanda l'aide de quatre fiers à bras pour tenir le malade et bon gré malgré, il lui fit avaler une pinte de lait. De plus, il le fait marcher d'un bout à l'autre du corridor sous la surveillance de deux hommes. Cet exercice ne le réveille pas et il marche les yeux fermés. ’

Voilà un vagabond qui ne vagabonde pas beaucoup.

RIEUR.

## IL NE FAUT PAS SE DECOURAGER

Ne vous découragez pas, si après avoir essayer sans succès tant de remèdes, vous continuez à tousser sans répit. Essayez le BAUME RHUMAL. N'hésitez pas ! En quelques heures le mal sera vaincu. En quelques jours vous serez guéri.

12

## Histoire d'une pelisse

Dans les derniers jours de l'année 1854, M. Geiger, le culottier en vogue, voyait entrer chez lui un de ses clients.

— Mon cher Geiger, lui dit-il, je pars pour la Crimée faire une visite à mon beau-frère, officier dans l'armée qui assiège Sébastopol. Il fait un froid de chien là-bas, je veux lui rapporter une pelisse bien fourrée ; faites-en deux, l'autre sera pour moi. Nous avons, mon beau-frère et moi, la même taille. Je pars demain ; vous emballerez les pelisses et m'enverrez la caisse chez moi demain soir avant sept heures, dernier délai.

Quinze jours plus tard, l'officier apprend que son parent était en rade de Kamiesch.

Obtenir l'aveu du général de Cissey, galoper jusqu'à Kamiesch et escalader le bord, ce ne fut pas long.

Après mainte accolade, la caisse fut ouverte, l'officier prit au hasard l'une des deux pelisses, l'attacha sur le devant de sa selle et regagna son quartier.

À cette époque, la France n'avait pas encore commencé l'envoi de ses dons nationaux ; cette pelisse, qui tombait au milieu des loques dont nos officiers étaient couverts, prit les proportions d'un événement. Elle fut tournée et fut retournée entre les mains de tous, puis endossée par son heureux propriétaire.

En mettant sa main dans les poches de la pelisse, l'officier sentit qu'un papier avait été cousu dans l'intérieur. Il le retira avec précaution et lut ce qui suit :

“ Cette pelisse est destinée à l'un des officiers de notre brave armée d'Orient. Qu'elle lui porte bonheur ! Deux jeunes femmes y ont travaillé pendant la journée du... et la nuit du... Elles l'accompagnent de tous leurs vœux ! ”

Aucune signature.

L'auditoire fut ému jusqu'aux larmes de ce témoignage d'une sympathie qui s'adressait à toute l'armée.

Dans les derniers mois de 1855, le sous-lieutenant rentra en France, tout entier, cité et décoré. Il voulut remercier celles qui lui avaient

porté bonheur. Ce fut impossible : elle persistèrent à garder l'incognito.

Leurs vœux accompagnent encore le jeune officier de l'armée d'Orient, car il devenu général de division et grand-croix de la Légion d'Honneur. Il se rappelle toujours avec une vive émotion ce charmant épisode de sa jeunesse.

GÉNÉRAL GALLIFFET.

## APRES LA PLUIE

Un frisson passa dans les branches qui laissèrent tomber une pluie de gouttelettes brillantes, et le nuage gris, aux bords amincis et transparents, s'envola vers l'horizon sombre encore, en secouant sur les futaies ses dernières rosées, menues comme de fines perles de cristal.

Une lueur chaude emplît tout à coup le ciel, communiquant sa splendeur ambrée à tout ce qu'elle effleurait, comme si les objets eussent été plongés dans un bain d'or ; la rivière sembla rouler des flots de métal pur, les arbrisseaux se dressèrent comme des apparitions de féerie, et les graviers des chemins parurent une poussière de diamants.

Pendant un quart d'heure, le paysage se sécha sous la tiède clarté, envoyant au ciel bleu la molle buée qui suit les ondées ; les oiseaux rassemblés sous le couvert du bois chantèrent pour la première fois du jour, puis le soleil disparut derrière la colline, laissant dans l'atmosphère lumineuse tout l'or qu'il retirait à la terre.

L'herbe parut alors d'un vert brillant, éclatant comme une faufare ; les poussières qui ternissent avaient disparu, entraînées par la pluie, et la coloration merveilleuse des verdure reparaisait avec la splendeur d'une chose nouvelle.

La cime des hêtres restait comme dorée, alors que leurs branches inférieures avaient déjà repris leur teinte grave et sombre ; puis les arbres tout entiers rentrèrent dans l'ombre des collines, formant une masse mystérieuse presque sans nuances et sans reflets et toujours l'herbe resplendissait au bord du petit lac, où le zénith

d'un bleu pâle se réfléchissait, doux et calme comme l'œil d'un tout petit enfant.

Un beau garçon traversa lentement la prairie et vint s'asseoir au bord de la source, sur les larges pierres plates, polies par des pieds de cent générations. Triste, il regardait tour à tour l'azur et la hêtrée, et ses pensées s'entassaient confusément dans son esprit, comme les nuages lourds l'avaient fait durant la longue journée de pluie. Enfin, lassé, mais non vaincu par sa peine, il se renversa en arrière, et resta les yeux fixés au ciel, comme pour ne plus rien voir de ce qui pouvait le faire songer à ce qu'il voulait oublier.

Une figure fluette et légère parut à l'orée du bois, et, craintive, à demi protégée encore par l'ombre des grands hêtres, se haussa sur la pointe des pieds afin de s'assurer que la plaine était déserte.

Rien ne remuait ; les hautes herbes courbées par la pluie s'étaient déjà relevées et cachaient les abords de la source. La petite figure s'avança d'un pas rapide, se retournant de temps à autre, comme si elle avait craint d'être poursuivie.

Tout en marchant vite, la fillette pleurait, et ses larmes roulaient sur son corsage, fugitives et brillantes.

— Non, il ne viendra pas, se disait-elle en pressant encore le pas, il n'oserait point, après ce qu'il a osé me dire ! Moi vaniteuse ! moi égoïste ! C'est lui qui est méchant et ingrat ! Bien sûr, il ne pourra plus me regarder en face, pour peu qu'il ait du cœur ! Et si jamais il venait à se repentir, j'espère que la honte l'empêcherait de me demander pardon ! Et ce serait très heureux pour lui, car en vérité, jamais jamais je ne pourrais lui pardonner son injustice.

Et pendant qu'elle marchait vite, se parlant à elle-même, ses larmes roulaient plus pressées sur son jeune corsage enfantin.

Comme elle approchait de la source, le jeune gars se releva : il craignait d'être surpris dans cette posture, à cette heure, en ce lieu où rien ne motivait sa présence.

Comme on se moquerait bien, pensa-t-il, si l'on savait que je suis venu ici, parce que je l'y

rencontrais le soir, quand elle m'aimait, — voilà deux jours à peine.

Au moment où il se mettait debout, la fillette tournait le coin du sentier, défendu par un grand sureau tout en fleur, et ils se trouvèrent face à face.

Avec un léger cris, elle laissa rouler à terre sa cruche de cuivre au ventre rebondi, et ils restèrent tous deux saisis, presque effrayés, pleins de trouble et de colère.

— Que viens-tu faire ici ? dit-elle d'une voix qui tremblait. Après ce que tu m'as dit, est-ce que tu oses encore venir me chercher ?

— La source est à tout le monde, répondit-il d'un air de défi. Je voudrais bien savoir qui pourrait m'empêcher d'y venir et d'y rester s'il me plaît !

— Fort bien, dit-elle, tu as raison ; c'est moi qui m'en vais.

Avec un mouvement fiévreux, elle saisit sa cruche et la plongea dans la source limpide. L'eau frémit et bouillonna, pendant que le vase se remplissait ; avec un effort la fillette voulut le retirer, mais sa force la trahit, et elle ne put.

Cependant, trop fière pour demander secours, elle s'arc-bouta contre la pierre et tira de son mieux. . . Mais la cruche pleine était trop lourde ; alors, sentant son impuissance, elle ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas de t'aider comme à l'ordinaire ? lui dit le gars, qui le regardait faire.

— A toi ? moins qu'à personne ? répondit-elle en essuyant bravement son visage. Ne sais-je point ce que tu as dit de moi ? Tu me l'as dit à moi-même, pour que je ne puisse feindre de l'ignorer.

— J'ai dit ce que j'ai dit, répondit-il d'un air sombre ; mais ce n'est pas une raison pour que tu te fasses du mal devant mes yeux.

Se penchant aussitôt, il enleva la lourde cruche, qu'il posa sur la pierre. L'eau fit des ronds puis se plissa doucement, et enfin resta immobile ; et au fond du petit bassin, les jeunes gens

qui la regardaient pour ne pas se voir, aperçurent la première étoile.

Elle n'osait dire merci, il n'osait lui parler ; soudain ils se tournèrent à la fois, et leurs yeux se rencontrèrent.

— Pourquoi as-tu dit que j'étais vaniteuse et égoïste ? dit la jeune fille d'une voix mouillée de larmes. Tu sais bien que si mauvaise que je sois, je t'aimais plus que tout autre, et plus que moi-même.

— C'est que je t'aime tant ! répondit-il tout d'une haleine. Je ne veux pas seulement que les autres te regardent. Toi, tu aimes cela ! Ça te fait plaisir ! Et quand tu regardes les autres, tu m'arraches le cœur.

Ils n'avaient point détourné la tête, mais dans leurs yeux la colère était remplacée par des larmes. Tout à coup il l'a pris dans ses bras et elle ne se défendit point.

— Plus jamais ? lui dit-il tout bas, car sa voix était pleine d'angoisse qu'il voulait lui dérober. Plus jamais ? Tu ne seras plus coquette ? Et moi je ne serai plus injuste ! .....

— J'ai donc été coquette ! fit-elle en levant sur lui son regard plein d'innocente malice.

— O méchante ! O mon tourment ! répondit-il en lui fermant la bouche avec un baiser.

Ils restèrent silencieux, immobiles, seuls au milieu de la plaine qui sentait bon.

— Rentrons, dit-elle un peu honteuse, on m'attend, la nuit tombe. . .

Il prit la cruche et l'emporta, pendant que la fillette appuyait à son autre épaule son corps élégant et frêle. Ils marchaient lentement pour être plus longtemps ensemble, et pourtant disparurent sous les hêtres devenus noirs.

La lune se leva bientôt à l'orient, et ses premiers rayons effleurèrent la source tranquille ; mais sous la lueur argentine l'herbe resta verte — si verte — après la pluie.

HENRI GRÉVILLE

## Les Demoiselles du Major

— Cependant, mon colonel...

— Allons donc, Monsieur Triadol ! c'est toujours la même antienne... L'inspection générale approche, et vous ne vous occupez de rien... Vous ne vérifiez pas une seule paperasse... La comptabilité du régiment est ridiculement tenue. Que diable ! on fait son service ou on s'en va ! Je ne connais que ça, moi !

Et le colonel continuait sa semonce exaspérée, dans la vaste cour de la caserne où les sergents-majors attendaient l'heure du rapport. Il s'arrêtait, croisait les bras, heurtait de machinales poussées les pierrailles éparses sur le sol craquelé par l'accablante chaleur de juillet, marchait d'une traînante allure de flânerie, scandait les paroles de gestes saccadés. Le pauvre major Triadol l'écoutait tranquillement, balbutiait des bouts de phrases banales, ne trouvant rien à répondre dans sa gorge desséchée. Il n'osait essuyer les larges gouttes de sueur qui coulaient le long de ses joues pâteuses. Derrière eux, leurs ombres dansaient comiquement une sarabande drôle, arrondissant encore la silhouette paisible et les contours alourdis du major, caricaturant la mimique rageuse du colonel en un sautillerment de marionnette mécanique. Et, tandis que l'autre s'égosillait et se déhanchait, Triadol très calme, regardait à la dérobée le cadran morne de l'horloge. Il pensait à sa petite maison du faubourg Sainte-Croix, avec son jardin plein de tournesols en fleurs et la rivière qui frissonnait tout près, derrière les arbres, figée dans une paresse heureuse, rayée de chalandes comme un canal de vieille ville flamande. Il se voyait, les pieds dans ses pantoufles, débrailé, la tunique déboutonnée, feuilletant ses chers bouquins, noirissant des cahiers, de savantes équations, d'épures informes qu'il recommençait ainsi qu'un écolier. Qu'on était bien là ! Les persiennes entre-closes répandaient à travers la chambre un demi-jour blond : — une lumière de convalescent d'une douceur endormante. Des bouffées de vent imprégnaient l'atmosphère chau-

de de toute la fraîcheur des eaux effleurées, de l'odeur des herbes qui flambaient sous le ciel embrasé. Il entendait ses filles qui étudiaient au piano une sonate à quatre mains. Ne pouvait-on pas le laisser vivre en paix et donner des signatures sans contrôle ? Et depuis les années qui usait son corps à toutes les besognes commandées, n'avait-il pas le droit de prendre enfin quelque repos ?

Aussi, chaque matin, avant le rapport, la même scène recommençait, comme ces invariables farces de Guinot, où Polichinelle bâtonne le commissaire. Et les soldats entre eux disaient à mi-voix :

— V'là la foire d'empoigne qui repique ! Le gros père n'est rien à la noce !

Le major Triadol n'avait plus, en effet qu'une ambition au cœur, qu'un désir immense, douloureux, dont l'irréalisation le torturait péniblement. Il chérissait ses deux filles d'une adoration infiniment bonne. Elles étaient tout pour lui. Elles lui apparaissaient belles à ravir, ces jumelles pareillement laides, avec leurs yeux de porcelaine incolore, leurs bandeaux fades collés au front comme des étoupes mouillées, leur nez long, leurs lèvres flasques, sans dessin, qui semblaient mortes et closes aux baissers d'amour, et leurs formes anguleuses telles que les tiges minces des plantes hâtivement poussées dans l'ombre. Il eût consenti à casser des cailloux sur les grandes routes afin qu'elles fussent heureuses. Il ne souhaitait qu'une chose : — les marier à d'honnêtes gens qui les aimeraient et le remplaceraient. Mais la mère était morte sans laisser un sou. Il ne possédait que ses appointements de commandant. Et, bien qu'il se privât des moindres distractions, qu'il ne mit jamais les pieds au café, et qu'il eût même cessé de fumer les économies mensuelles n'étaient pas lourdes. La dot des demoiselles Triadol restait dérisoire et n'atteignait seulement pas le maigre chiffre des dots réglementaires que l'État exige dans les mariages d'officiers. Alors, le père tourmenté par son idée fixe, désolé de voir les années s'ajouter inflexiblement aux années, avait, com-

me tant d'autres déshérités, qui cherchent âprement la pierre philosophale, rêvé une invention merveilleuse qui l'enrichirait, qui lui permettrait de donner à ses chères enfants des poignées d'or. Il se remit aux études oubliées avec une fureur malade. Il veillait des nuits entières, compulsant les algèbres et le mécanique, copiant les machines, comparant les forces utilisées, absorbé par les découvertes fabuleuses d'Edison. Il verrouillait sa porte pour ne pas être dérangé par les plantons. Les secrétaires signaient les paperasses administratives. Ils dépouillaient la correspondance. Ils répondaient aux lettres et rédigeaient les rapports. Le major poursuivait, sans se décourager, l'œuvre qu'il avait entreprise. Il rayonnait, croyant enfin avoir gagné sa difficile partie. Il avait commencé les plans d'une énorme machine agricole, une *laboureuse* à vapeur, qui, par un système ingénieux, pouvait être transformée, le temps des moissons venu, en *battuse*. Il songeait à acheter un brevet. Et pendant les repas, il expliquait son idée à ses filles, il leur communiquait sa belle confiance, sa joie revenue et toutes ses imaginations enthousiastes.

— Vous verrez, vous verrez, radotait-il. Nous allons être riches, très riches, mes bonnes chéries. Vous épouserez des Crésus. Les prétendants feront queue à notre porte !

Et, les coudes sur la table, ils arrangeait son existence future, comme si toutes les fermes de Beauce avaient acquis la fameuse machine agricole. Il achèterait la maison, il agrandirait les pièces pour y recevoir les deux ménages et la ribambelle de petits qui s'augmenterait chaque année. Le jardin serait planté à sa guise. Un jet d'eau et des rocailles au milieu et des espaliers d'abricots accrochés aux murs. Il retournerait faire sa partie de piquet au café, comme autrefois. Et il reprenait, la figure éclairée d'un sourire bouhomme :

— Quand nous aurons le sac, et ça ne tardera pas, Mesdemoiselles... Mais les essais que Triadol tentait avortaient pitusement. Les difficultés augmentaient. Il ne parvenait pas à cons-

truire sa machine. Les plans demeuraient incomplets, inutiles. Et il se serrait encore la courroie, afin que ses deux filles eussent de jolies robes, des chapeaux à la mode, des gants à cinq boutons pour aller au bal ; qu'à la musique des dimanches, sur le cours, leurs toilettes fussent remarquées. Elles avaient une maîtresse de piano. Elles étaient abonnées à un journal de modes. Lui se refusait tout. Il était chaussé de bottes éculées, trouées aux semelles comme des savates de pauvre. Son unique paire d'épaulettes semblait avoir été décrochées à l'enseigne d'un fripier. Ses pantalons étaient rapiécés.

Ses tunique rapées luisaient de reflets sales. Cependant il ne se plaignait pas. Il se dévouait simplement, ne voyant pas d'autre but dans sa vie monotone. Puis, une année, ses notes d'inspection furent tellement mauvaises, sa comptabilité fourmilla de tant d'erreurs, que, sans bonjour ni bonsoir, d'un trait de plume, on le mit à la retraite d'office. Il supplia vainement. On le renvoya sans pitié à ses inventions. Et, sentant son énergie décroître, ses vaillants espoirs s'éteindre, Triadol lutta de plus belle. Il dépensa ses forces et son intelligence dans ce combat frouche où il ne pouvait arracher à la science ses mystérieux secrets. Il ne pouvait pas se résigner à reconnaître son impuissance, à laisser s'écrouler son rêve consolateur. La douleur creusait sa plaie profonde dans son corps. Les mois qui s'effaçaient au calendrier redoublaient ses angoisses. Maintenant, il voyait la laideur de ses deux filles. Il présentait l'avenir, le jour où brutalement la mort le coucherait entre quatre planches de sapin. Qu'allaient-elles devenir, laides, sans dot, habituées à ce faux luxe bourgeois qui fêle les cervelles ? Elles se plaignaient du matin au soir. Elles étaient revêches, injustes, déjà maniaques. Elles accablaient de reproches le malheureux. Et, brisé, ne croyant plus à rien, lassé de la science, des illusions mentales, des affections vaines, Triadol s'engourdit peu à peu comme en un sommeil d'enfance. Il ne reconnaissait personne. Il ne se levait plus de son fauteuil, immobile, les yeux

écarquillés, les traits attentifs, comme s'il eut gardé dans sa cervelle éteinte la dernière lueur d'un rêve envolé.

Les deux demoiselles trônent aujourd'hui au comptoir du café militaire avec des roses artificielles au corsage et une pointe de fard aux joues. Et, lorsque leurs regards se posent sur les jeunes sous-lieutenants qui embellissent la salle d'une tapageuse gaieté, on dirait des mendiante qui, devant une vitrine de pâtissier, relèquent avidement les gâteaux dorés où leurs dents blanches mordraient de si large appétit.

RENÉ MAIZEROT.

## LA QUENOUILLE

Cette année-là, les troupeaux de la ferme de Roquebrune descendirent de la montagne plus tôt que d'habitude...

Pourtant, Pierrou, parmi ceux du pays, était toujours le dernier à dévaler des burons ; ce qui faisait dire, chaque automne, lorsque son bétail gagnait l'étable, que *le loup devait être proche !* Et puis, malgré la neige qui poudrait le Puy Griou, et les brumes dont s'encapuchonnait le Plomb du Cantal, les bêtes n'avaient pas eu à souffrir du froid, l'arrière saison était tendre encore...

Mais cette fois, le farouche buronnier, qui semblait ne jamais rentrer au village qu'à regret, avait hâte d'hiverner...

.....

Au printemps, lors du départ pour le *Mazut* — tandis que, sous la conduite du berger et du second valet, les bêtes (sans qu'il fut besoin de l'aiguillon ni du chien) se mettaient en route tumultueusement, dans une sonnerie de clochettes et de grelots, joyeuses, pressées de cette impatience qui les fait beugler, inquiètes, et rompre leurs attaches, aux primes senteurs d'avril, — Pierrou s'était arrêté à la porte de l'auberge, signalée par une branche de sapin.

. Oh ! pas pour boire ! mais pour dire à la Catinette....

Justement, elle était seule, qui riait et fredonnait, occupée à rapiécer un vêtement.

Alors, Pierrou n'osa plus. Cependant il s'était juré qu'il aurait du courage : il n'y avait plus de délai possible ! Mais ne se promettait-il pas d'être hardi depuis six mois ; en vain ! Au sortir de chaque veillée, tout l'hiver, il s'affirmait que le lendemain ne s'écoulerait pas sans que... ; et il avait tant reculé que le moment de partir tombait, et qu'il n'avait pas parlé....

Enfin, il avait ramassé toute son audace ; mais il avait beau vouloir, il ne pouvait pas, et, comme aux précédentes tentatives, il restait muet ; dans la honte de sentir qu'il ne pourrait jamais, il se résigna, et murmura :

— *Adisias* (adieu.)

— Pierrou s'en va ? Pierrou remonte au ciel plaisante la jeune fille ; déjà ?

A ce mot aimable, brusquement il se décida :

— Oui, mais avant, faut que je te dise quelque chose....

— Quoi ?

— Je t'aime bien....

Et de peur, s'il n'achevait du coup, de ne jamais terminer, il lança, d'un jet :

— Si tu veux, nous nous marierons après la Saint-Martin, où finit mon engagement. J'ai trois ans de gages de côté. Je louerai *un bien*. Tu seras heureuse. Dis-moi ?

— Tu causes bien quand tu t'y mets, répondit la Catinette, habituée aux déclarations incessantes des jeunes geus du bourg. Tu ne t'aventure pas souvent, mais quand tu pars... c'est du bon, Pierrouneel...

Une voix appelait :

— Mais le père me sonne ; *adisias*.

— Nous nous marierons ? répétait Pierrou.

— Ah ! le fou, le fou, esquivait-elle.

— Nous nous marierons, insistait-il.

— Nous reparlerons de ça l'hiver, répondit la Catinette. — Sérieuse ou moqueuse ? sait-on jamais ! — Et, sans plus, elle s'échappa, jetant au buronnier la fleur qu'elle machonnait de ses dents blanches comme une caillée de lait, de ses lèvres pourpres comme la digitale...

Fca ! Pierrou le devint.

Il crut à un aveu, à une promesse, à un consentement ! Il inséra dans son paroissien, aux feuillets de sa prière quotidienne, la fleur, —

qui pour lui fleurait bon l'espoir, — que la Catinette lui avait jetée sans penser, par manière de plaisanterie, par jeu de gamine, et la phrase évasive, ironique peut-être : " Nous reparlerons de ça, " s'inscrivait indélébile dans son esprit, et ce rire de ces lèvres que sa déclaration n'avait pas fâchées, — ce rire tintait aux oreilles du buronnier, tout le long du jour, comme un carillon de joies et de délices !

D'ailleurs, pourquoi n'eût-elle pas consenti ? Pierrou touchait de forts gages ; les maîtres le jugeaient le meilleur fromager de la vallée de Cère, et la Catinette était pauvre, sans la plus petite légitime.

Le rude garçon n'avait donc pas à craindre un refus intéressé.

Aussi nul doute n'atteignit sa foi : cette fleur et cet éclat de rire (comme la Catinette en prodiguait sans réflexion aux jeunes hommes du bourg, qui lui volaient, devant son père, si elle ne les offrait pas, la fleur de son corsage et baisaient les fossettes de sa joue, après la *bourrée*, selon la coutume) pour Pierrou, sur la montagne six mois l'an, candide et sombre, toujours à l'écart de la jeunesse, ces choses banales, une fleur, un sourire, au lieu des lèvres closes, du front sévère qu'il redoutait, ce fut, par le grossissement d'une imagination exaltée dans le rêve et la solitude, mieux qu'une promesse et qu'un aveu, un pacte irrécusable.

Ces six mois sur les sommets, aux bords du ciel, hanté du seul vol inquiétant des aigles au-dessus de la bergerie, ces six mois maintenant les yeux de Pierrou cessèrent de voguer là-haut, comme jadis, dans l'océan d'azur, à la remorque des gros nuages qui glissent dans l'éther comme de pâles vaisseaux fantomatiques : ces six mois, Pierrou les regards pointés vers la plaine, par les pentes et les vallons, dans la direction du village, — d'où il supposait peut-être que moutaient vers lui les regards réciproqués de la Catinette ; et sa mémoire ruminait les moindres événements du passé, des menus faits, des paroles futiles, des coïncidences innocentes, qui devenaient pour son cerveau fruste des indices irréfutables, des preuves graves, des affirmations, des volontés : elle l'avait remercié d'une voix si

donce, un jour, pour ce nid de bouvreuils, un autre, pour être allé lui tirer de l'eau à la *font*, et quand il lui avait rapporté plein son mouchoir de poire de la foire d'Aurillac. Même une fois, elle avait avancé :

— Quel brave mari tu ferais, Pierrou !

Surtout, il se rappelait la joie éclatante qu'elle avait manifestée de recevoir une quenouille comme pas une fille ne pouvait se vanter de posséder la pareille, sur tout le parcours de la rivière. Il l'avait coupée d'un buisson de Mai, une épine fine et forte, durcie au four, embellie de cuivres découpés, tout le manche creusé, fouillé, des oiseaux, des feuillages, avec son nom à elle, la Catinette, le travail patient d'un hiver où il avait cumulé ses talents de fils de sabotier, de pâte expert à travailler le bois pour se distraire, de montagnard inventif par tant d'heures inoccupées, où il avait concentré toute sa pensée et toute la tendresse vierge de son âme. . .

Ainsi, peu à peu, le sentiment couvé tout un hiver, l'amour qui avait débuté par l'influent petite fleur jetée, d'un rire facile, d'une phrase équivoque, progressait, emplissait le cœur de Pierrou, débordait de son être, bouleversait sa vie, éclatait désormais en passion invincible ; comme au lointain mystérieux des âges le noyau de feu initial qui peu à peu avait soulevé l'écorce terrestre, gonflé les montagnes, projeté vers l'espace ces coulées de laves des volcans sur les cratères éteints desquels errait par les aubes et les crépuscules la silhouette, découpée sur l'infini, du buronnier. . .

Et comprenez-vous maintenant les raisons pourquoi Pierrou avait hâte d'hiverner ?

La montée aux Burons, à l'avènement des jours tièdes, et, sur leur déclin, la descente, font date chez les montagnards.

On accourt sur la route. L'aïeul se soulève du banc de pierre où, comme pétrifié, il s'immobilise, les après-midi, à s'imprégner, à faire provision pour le long hiver des suprêmes rayons de l'automne. Les femmes délaissent leur sempiternel tricot. Les enfants, pas rassurés, se drapent dans la jupe, le tablier maternel. Les fermiers saluent au passage les riches laitières reconnues :

— Ho ! la Rougeotte...

— Vois la Grise....

Mais il y a du neuf ; on dénombre les têtes dont le bétail s'est accru : des veaux, des génisses, venues au monde sur les plateaux déserts, qui s'effarent de ce concours insolite d'humains.

Le chien du berger va et vient le long de la colonne, les poils droits comme des pointes, les yeux ardents, harcelant de ses abois la caravane, mordillant les retardataires qui stationnent devant chaque grange, chaque cour, dans une reconnaissance lente des lieux.

Sur la place, les servantes s'interrompent de faire reluire leurs seaux de cuivre tant que dure le défilé.

Même la *menette* entr'ouvre les fenêtres de la cure, et le bedeau retarde de sonner l'angélus.

Mais personne ne se montre sur le pas de l'auberge.

La Catinette n'est pas là pour faire fête au buronnier, elle que les yeux de Pierrou cherche uniquement.

A la soupe du soir, Pierrou laisse son écuelle pleine ; les vachers et les pâtres qui savent son humeur dure, son habitude de se taire, ne remarquent pas la fièvre de ses yeux, la tristesse de son visage ; ils content des folies, énumèrent les plaisirs de la foire qui vient, la danse, le vin chaud, les châtaignes et puis la noce de la Catinette...

— La Catinette?...

— Mais oui, avec le maître bouvier des Esclars... Ils étaient à la ville aujourd'hui pour la parure...

Oh ! que le cœur de Pierrou a mal !...

Il gagne l'auberge : il entend la musette, la voix d'un *cabrettain* (joueur de cabrette, musette.)

J'ai un chapeau de paille

Il m'y manque le cordon,

Galant mettez-l'y, je vous en prie,

Je ferai quelque chose autre pour vous..

Et les danseurs s'embrassent : la Catinette, le maître bouvier...

Elle aperçoit Pierrou qui entre, elle l'accueille gentiment, l'interpelle, la joue enflammée de plaisir, avec ce rire sans fin à ses lèvres — son rire à tous — que le buronnier a cru naguère un rire pour lui !

— Ah ! Pierrou ! Le loup t'a chassé de Roque-

brune ? Que bois-tu ? C'est le père qui invite..

Il vide son verre, et va se tapir au fond de la cheminée obscure, où séjourne un peu de feu, gros comme une noix sous la cendre ; et de là, contemple la Catinette, qui *vire des bourrées*, infatigablement, avec son promis...

Il détourne la vue ; il souffre trop de la voir au bras d'un autre, — si bravement parée, d'un ruban de velour noir d'où se balance sur sa poitrine la croix d'or des fiancés, un bouquet à son corsage et les lèvres fleuries du rire vivace de jadis ;

Il a peur de pleurer.

Alors il feint d'arranger le feu et par contenance, comme la Catinette dispose une botte de broussailles sur les chenêts, il lui demande le croc pour tisonner...

Le cabrettain juché avec sa chaise sur une table, recommence à gonfler sa musette... Vite, sans la patience de chercher le croc, la jeune fille défait d'un clou où elle était appendue la quenouille de Pierrou, dont elle se sert pour remuer, comme d'un bois quelconque, qu'elle met ensuite aux mains du malheureux garçon, et retourne précipitamment à son cavalier...

— Oh, Catinette ! murmure sourdement Pierrou, et, machinal, il active ou ralentit la flambée du bout de la quenouille, bientôt brûlée à demi ; et il fait nuit dans sa tête, froid dans son cœur, comme si l'*écir* — la tempête glacée, le tourbillon de neige — avait fondu sur lui ; la nuit avance, la flamme baisse, l'âtre est moins clair ; Pierrou persiste à remuer la cendre, tandis que se brouillent dans sa mémoire les remembrances de ses vieux espoirs...

Et ces genêts, où la quenouille est au deux tiers consumée, ces genêts dont la vive lueur illumine la salle, et les couples, n'est-ce pas, pour Pierrou, le bûcher de ses rêves ?

Où le hèle ; il se dresse, vient trinquer, et sort

A la sortie du bourg, dans le ravin que suit la route à pic, la rivière tombe en cascade d'une hauteur de trente mètres ; la chute des eaux a creusé dans le roc une cuve profonde où des bouviers qui pêchaient la truite découvrirent un matin le cadavre du buronnier de Roquebrune.

On crut à quelque faux pas.

Pierrou étreignait, de sa main roide, un morceau de bois calciné : tout ce qui restait de la quenouille.

JEAN AJALBERT.

PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—  
 HENRY WERTSTEIN, Byron, Ill.

**Les Pilules d'Ayer**

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

Scientific American  
 Agency for

**PATENTS**

CAVEATS,  
 TRADE MARKS,  
 DESIGN PATENTS,  
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
 Oldest Bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any Scientific paper in the  
 world. Splendidly illustrated. No intelligent  
 man should be without it. Weekly, \$3.60 a  
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,  
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

**Wanted—An Idea** Who can think  
 of a simple  
 to a patent?  
 Protect your ideas, they may bring you wealth.  
 Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attor-  
 nys, Washington, D. C., for their simple offer  
 and list of two hundred inventions wanted.

**PERTE DE LA VOIX**  
 Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois ans j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—  
 E. M. BRAWLEY, D. D.,  
 Sec. de District de la Société Am.  
 Bapt. Publication, Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**

Récompensé à l'Exposition de Chicago.